

L'encens qui berce

François Godin

Number 137, May 2013

Le parfum

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/69128ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Godin, F. (2013). L'encens qui berce. *Moebius*, (137), 31–34.

FRANÇOIS GODIN

L'encens qui berce

C'est avec nervosité que j'arrive sur le parvis de l'église en ce dimanche matin. J'ai emprunté des rues que je foule tous les jours pour me rendre à l'école, bien solidaire, à côté de l'église. C'est le printemps dans mes yeux. Et dans la rue. Ça sent le printemps. Pas la boue. Pas la neige qui fond. C'est un énigmatique parfum de trottoir dégelé et lavé du froid des jours blancs. Ça se glisse dans mes narines pour emballer mes espoirs d'été à venir.

Bon. Pas directement. Je ne me suis pas rendu directement. Je me suis un peu attardé dans le parc en face de l'église. Le bord de mes pantalons noirs est un peu trempé. Je me demandais si je pouvais encore marcher sur le banc de neige. Pas bien longtemps. Finalement. J'ai rôdé aussi autour du presbytère. La maison divine aux briques brunes. C'est là qu'il habite, le prêtre. Qui s'habille comme tout le monde et qui se fait servir par des femmes de Dieu. Je les ai vues lui faire la cuisine et le lavage. Du cabanon où je m'assois souvent pour les épier. J'en apprends beaucoup sur ses amis. De grands messieurs.

Ça m'impressionne. Sur le parvis de l'église. Ça pétille dans ma voix quand je m'adresse à sœur Colombe. Elle me prend sous son aile depuis ma première communion. C'est du dévouement qu'elle voit en moi. Et elle le nourrit. Nous faisons la même taille. J'ai dix ans. Et elle, une vieille éternelle. Elle sent l'embaumement. Je m'en suis aperçu la semaine passée lorsque je suis allé voir mon grand-oncle au salon funéraire. Avec tous les pleurs qui le lavaient de sa vie. Et sa peau blanche qui sentait ça.

J'ai cru voir une ombre qui s'échappait du clocher. Avec ses cris de métal. Une ombre lourde de porter l'insistance des appels au ciel.

Je le dis à sœur Colombe. Elle sourit. D'un geste à peine apparent, d'une simplicité déconcertante, elle m'invite à la suivre dans le vestibule réservé à la préparation de la messe. C'est le passage secret du prêtre. Au bout, une porte immense en bois scelle les avenues de la vocation. Des statues en bois brut montent la garde. De vieux cierges cassés traînent dans un seau à leur pied. Quand j'entre ici, c'est dans un capharnaüm que j'arrive. Avec ses secrets. Ils ne sont pas divins ceux-là. Sont peut-être trop humains pour être révélés.

J'ai une parole trop primaire pour étendre mes découvertes sur des pages divines.

J'ai longtemps pensé qu'on allait finir par m'affubler de la jaquette que portaient les servants de messe dans les films. Ce n'est pas pour aujourd'hui. Faut croire. Ma chemise blanche, au col un peu jauni, me drapera d'un dévouement modeste. Mon sourire aux accents des peintures de Michel-Ange éclipse les obscures teintes d'imperfection qui élaboussent ma jeunesse. D'une patience élastique, sœur Colombe m'explique de nouveau les étapes du rituel, et les gestes souples que j'offrirai au prêtre et à la communauté.

Ma voix intéresse Dieu aussi. Il aime ça quand je mets Sa parole dans ma bouche. C'est cristallin. Dans l'écho qui traverse l'église. Dans les sièges remplis qui la reçoivent. Je lis la Bible au micro qui grésille parfois. En tremblant souvent, mes petits doigts tournent les pages friables de l'immense livre doré. Ce sont des histoires que je raconte pour que les grandes personnes s'identifient aux démunis de l'âme. Et qu'on les éclaire avec des mots pleins de lumière. Des mots qu'on répète trop souvent avec les lèvres lourdes et vides.

Mes lèvres s'animent quand Martin, mon voisin, m'admire en lisant. C'est cristallin dans ses yeux.

Aujourd'hui, sœur Colombe souhaite que je serve la messe avec fierté. C'est le dimanche des Rameaux. Elle me donne un rameau de palmier qu'elle a tressé pour moi ce matin. C'est une œuvre délicate que mes mains recueillent. Tâche de ne pas trop placoter en accueillant les paroissiens! Elle me connaît bien. Et quel regard elle me fait chaque fois. Oui, oui... Je n'ai pas trop le choix. C'est sérieux, ce matin.

Souriant et plutôt à l'aise, je me dirige vers l'entrée intérieure de l'église. Soudain, mon pouls augmente. Le plus discrètement possible, je me lèche les lèvres. Une jeune fille sert la messe avec moi. C'est la nouvelle de ma classe. Ravi. Ravi de ce recrutement. Elle me sourit naturellement. Isabelle. Je ne la savais pas portée vers la foi. J'aimerais lui dire que c'est pour le spectacle. Que, pour la prestance et la voix, c'est le mieux qu'on puisse trouver. Que, même si je pouvais comprendre, je m'abandonnerais à d'autres fois si on me le demandait. Mes balbutiements ridicules. Mes phrases escamotées. Rien pour l'en convaincre. Sa délicatesse me touche. Peut-être que la mienne la rebute.

L'arrivée du curé à nos côtés annonce le début de la procession. Sœur Colombe nous fait signe. Maintenant que tout a été orchestré, elle file vers le chœur pour siéger et se délecter de l'œuvre. Je l'observe qui disparaît dans sa robe de polyester rose crème, rayée gris. Impériale. Et si discrète. Je suis le seul qui la voit.

L'hymne de l'orgue me déchire les tympanes. Le prêtre me sourit et amorce sa marche. Solennels, Isabelle et moi le suivons. Plus nous avançons, plus l'immense croix de Jésus-Christ sur le mur du chœur me captive. Mes petites mains, mon sourire clair et ma voix lustrée s'abandonnent à cet être transpercé par l'ignorance du monde. Il est si terne. Si jaune sur cette croix. Il sent juste le plastique maintenant. La violence de la mort moulée dans le plastique. Et soudain, j'essaie d'imaginer ce qu'on verrait sous le tissu qui lui préserve son intimité. C'est là que j'abaisse un genou pour le louer.

Nous sommes beaux. De jeunes visages pour soutenir la parole divine en pleine action. L'innocence à offrir en partage. Pour tous. Pour sauver le monde. Avec précision, je réponds de mes mains pour répartir les commandements liturgiques sur l'autel. Une mécanique qu'on exécute comme on range la vaisselle pour mieux recommencer le lendemain. Et les autres jours.

La cloche. C'est la cloche que sœur Colombe tient. Le sacristain à ses côtés. Avec l'encens qui berce. Je bouge un peu mes jambes. Si longtemps que je me tiens debout. Impassible. Fier. Ça faiblit dans mes jambes. Ça tressaille

sous une absence de sensation. Mes mains palpitent. Je sens le sang qui cogne dans les doigts du prêtre lorsqu'il me prend la main pour lever nos bras. Il est grand le mystère de la foi! Je sens son sang dans ses doigts. Ça cogne. Encore. Et mes lèvres qui s'engourdissent comme réponse à la cloche du sang dans les doigts. De grandes inspirations me remplissent de réconfort mais ça ressurgit aussitôt. Après que mes lèvres ont susurré mes vœux de résistance, le prêtre relâche ma main. Mais la cloche retentit. Et l'encens se propage. Depuis sa cage de métal. Il s'emballa. Se retourne. Glisse. L'encens me percute les sens. L'engourdissement me gagne en rafales folles. Mes narines peinent à résister. Le grand effroi survient.

Il ne fait plus noir. Des sons me parviennent. Par bribes. Ça tourne comme l'eau de la toilette dans mes yeux. Des gens me regardent. Encore flasque, je suis dans les bras du curé. Inquiet. Progressivement, je recouvre les sens. Je verse une larme malgré moi. C'est l'encens. Ses vapeurs terrorisantes. Vous savez ce que c'est. Quelle bête c'est. Le ravage qu'elle fait à mon innocence sur son passage. Mais je ne leur dis pas.

Ma fragilité offerte comme dernier refuge: l'encens brûle pour rappeler l'improbable perte des sens.

L'interruption a été brève. Dès qu'on me ramène en arrière du chœur, dans la sacristie, le soulagement vibre dans l'église. Et le curé se repropolonne dans sa prophétie pour habiter le mystère du crucifié en plastique. Ça roule dans mes oreilles. Il y a des mots qu'on épuise. Même l'odeur de l'encens qui persiste vide les stigmates du Jésus. C'est peut-être ça la bonne nouvelle.

Sœur Colombe vient à ma rencontre dans la sacristie. Elle tient un petit jus. Me le tend. Son sourire efface la honte qui traversait mon regard. Si peu sont foudroyés par la parole divine ces jours-ci.